

le libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France :
Un an. 8 fr.
Six mois. 4 fr.

Pour l'Etranger :
Un an. 10 fr.
Six mois. 5 fr.

Rédaction & Administration: 69, b^d de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social
qui assure à chaque individu le maximum de bien-être
et de liberté adéquat à chaque époque.

Monument de Crime

Après que les intrigues ouvertes et occultes des diplomates conduites par les puissances rivales des Impérialismes eurent jeté les peuples les uns sur les autres ; après que Mars eût consommé l'holocauste de millions d'êtres humains et que les Etats eurent jeté en pâture aux Thénardiens des millions de milliards prélevés par anticipation d'hypothèque sur le travail producteur des générations à venir, l'heure vint où les hommes d'Etat durent couronner d'une dernière et monstrueuse pierre le monument de Brigandage et de Crime. Ce fut la Paix !

Trois maçons sataniques associèrent leurs efforts, ligèrent leur science pour — selon l'expression pompeuse de l'un d'entre eux — *parachever dignement l'œuvre magnifique des Morts* ! c'est-à-dire qu'ils donneront à l'Edifice du Néant matériaux pétris de la boue du sang, une architecture éclatante, prestigieuse, apte à frapper l'imagination des foules comme le lumineux chef-d'œuvre de la Paix définitive et totale.

Wilson ! Lloyd George ! Clemenceau ! Surhommes que le présent exalte au delà de toutes limites, démiurges auxquels les Rocamboles du Carnage tressent des lauriers et dressent des trônes, pour l'ébahissement des foules piteuses — trois noms flamboyants qui à mesure que l'humanité reprendra sa marche, lente ou brusquée, vers la lumière, s'assombriront, s'étendront et, diamants devenus scories, ne représenteront plus pour une humanité agrandie que le symbole d'une humanité souillée.

Un, impuissant ou hypocrite, dont la dextre portait d'olivier cachait mal la griffe acérée des Truissards et Banquiers, l'autre, escarade démagogue dont le cictus béni recouvrait une volonté de proie tendue vers la maîtrise du Globe ; le troisième, antique Carabin que les commodités du suffrage universel enlèvent très tôt à l'exercice de la seule fonction véritablement conforme à son génie, parade dans le char de la République comme la divinité hindoue dans le char de Jaggonaut, écrasant avec volupté, adulateurs, adversaires et ennemis.

Laissons Wilson aux prises avec ses Américains qui déjà ont tendance unanime à flétrir son « cœur ». Laissons Lloyd George à l'ivresse de son rêve impérialiste que ternissent déjà les soulèvements de l'Egypte et de l'Irlande et que transforment en cauchemar les avancées bolcheviques à travers le Turkestan et la Perse vers la route des Indes. Arrêtons-nous à Clemenceau inférieur à l'un, du côté de l'idéologie, inférieur à l'autre du côté pratique, mais supérieur à l'un et à l'autre et par l'âge et par la popularité factice que lui procure une nation qui a cessé d'être intelligente.

Lloyd George qui, dans le triumvirat bâtisseur du Monument de Crime, représente l'élément volonté alors que Wilson figurait l'indécision à masque humanitaire, Lloyd George a joué avec le « Tigre » comme le chat joue avec la souris. Et alors que la Paix impérialiste anglaise se construisait méthodiquement, pierre à pierre, l'architecte qui, au regard réprobatif de l'univers assumait la responsabilité de l'œuvre, c'était Clemenceau. Dans cette circonstance d'étonnement, de mépris, de satisfaction, il y avait quelque chose qui eût dû inquiéter un homme d'Etat lucide. Mais le sec vieillard — qu'un observateur représente accroupi dans une obstination telle « désillusionné sur l'humanité y compris les Français », renfermé dans son rêve bismarckien d'une France esquivée — ne voyait et ne pouvait entendre que les adulations intéressées dont le concert s'élevait des Etats naissants. Périssse l'antique réputation d'une France chevaleresque ! Périssse le trésor moral légendaire d'un peuple qui, selon Michelet, fut le grand semeur d'idées libératrices, périssse ce peuple même dans l'estime du monde, pourvu que les regains embusqués sous le « bloc national » eussent le fer et la houe, pourvu que l'ambition féroce flottât sur la rive du Rhin, pourvu qu'il y eût de la Gloire et que le Napoléonisme — sans Napoléon, mais avec Schneider, — rayonnât sur une Europe dominée, admirative et craintive !

Illusion ! Illusion sénile d'un vieillard à qui l'avenir est fermé et qui n'entrevoit le présent qu'à travers du prisme déformateur du passé. L'Europe et le monde ne s'illusionnent pas sur la France. Ils portent sur elle un jugement sain et définitif. Et ce jugement est terrible. Sans doute il n'est pas formulé explicitement par le demi-quartier d'aventuriers politiques auxquels la Paix de Versailles ouvre l'accès au gouvernement de petites nations folles et éphémères et dont l'encens envire notre démiurge mais c'est la conscience, c'est la voix

lité terrible appelle un retour de justice internationale.

Déjà des concours se retiennent ; déjà des appuis se dérobent ; déjà nos meilleurs alliés et associés nous abandonnent au milieu de difficultés matérielles insurmontables ; déjà la discorde s'agite du terrain, gare !

La « Société des Nations », idée ou réalité, s'offre comme garantie supérieure d'apaisement, de concorde. On la rejette dédaigneusement. La Conférence de Versailles, sous l'influence prédominante de Clemenceau, a commencé par violer cyniquement le contrat d'armistice. L'abandon des 14 points wilsoniens qui avaient servi d'amorce à la capitulation allemande, rendait impossible la matérialisation de l'objectif initial.

Qu'on dresse donc à nouveau des fortresses, qu'on coule des canons, qu'on fabrique des dreadnoughts, des sous-marins et des avions de combat, qu'on engage une nouvelle course aux armements, qu'on demande au Militarisme restauré encore amplifié, le préventif suprême d'une guerre selon la formule ancienne : *Si vis pacem, para bellum*.

Quelle garantie sérieuse aura-t-on contre le retour du fléau ? Aucune. Mais il s'agit bien d'avoir des garanties ! Il s'agit bien de donner satisfaction à cet élément moral par lequel en 1914 on déclenchait l'enthousiasme public : *Faisons la guerre pour qu'il n'y en ait plus* !

jamais ! Faisons la guerre pour tuer le Militarisme !

On n'en est pas à une faillite près, à un mensonge près, à un crime près !

Hélas ! nous sentons douloureusement peser sur nos consciences aléssées le poids des crimes que nous avons laissés commettre et que nous laissons commettre par les dirigeants. Une révolte intérieure nous étreint. Nous savons bien que tant que nous n'aurons pas expié, tant que nous n'aurons pas souffert, comme souffrent sous nos yeux, les peuples martyrisés qu'un « fil barbelé », hier « cordon sanitaire » entoure, nous n'aurons droit à aucun repos moral. Ce sentiment qui nous monte aux lèvres comme une nausée amère nous donne l'assurance que nous pouvons encore nous régénérer. Misérables sont les hommes qui, se jarguant d'esprit révolutionnaire, ne sentent pas bouillonner en eux l'incompressible remords du fratricide. Méprisables et haisables sont ceux en qui la voix de l'ambition ou la lourdeur des digestions efface ce souci intérieur de relèvement, cette révolte nécessairement tendue contre un régime de scléroses et de hontes et qui poussent jusqu'à se faire auprès des ilotes du capital, auprès du « Proletariat conscient et organisé », les protagonistes point désintéressés du système gouvernemental !

RHILLON.

Les Patriophages

Je n'ai pas l'habitude de m'intéresser au verbiage des ministres. La tribune des Parlements n'étant que le prolongement perfectionné des tréteaux de la foire où, toute parole prononcée vise à tromper, dépouiller et « refaire » le (pauvre) ; j'estime qu'il n'est pas plus sage de perdre son temps à éplucher l'imposture des palabres parlementaires, qu'à analyser les discours fallacieux débités au coin des rues, par les camelots bafouilleurs.

Sachant d'avance où tend le (boniment), je m'assure que mon porte-monnaie est encore dans ma poche et je passe.

Cependant, l'avouerais-je ? Il m'arrive parfois de stationner un instant devant un orateur de carrefour, plus (marble) que les autres, dont l'éloquence narquoise ne résiste pas à la tentation de se (payer la tête) de ses auditeurs, en entremêlant de cyniques moqueries, l'insolente et menteuse (postiche) qu'il débite aux badauds ébahis qui l'écoutent et (n'entendent que ça).

Ainsi, de même, il m'arrive quelquefois, d'accorder une minute d'attention amusée, aux phrases capiteuses de M.

Clemenceau, dont la prestidigitiation verbale excelle à présenter les vessies pour des lanternes, et la défaite pour la victoire, aux yeux écarquillés des gobe-mouches, émerveillés par ses jazzi et ses tours de passe-passe.

Les camelots de la politique ont aussi leur argot pour qui sait le comprendre, et, il est rare que le pire fumeux que je viens de nommer, puisse résister au plaisir malicieux de placer dans ses harangues effrontées, le mot gouailleux, ironique et ambigu qui caractérise une situation et fait rire sous cape les compères et les initiés ; mais ferait amèrement pleurer les dupes, si elles comprennent.

Fidèle à cette tendance, dans son discours d'inauguration de la nouvelle Chambre des députés, le 8 décembre dernier, M. Clemenceau, un tantinet gâteux, ne pouvant retenir sa verve, a lâché sous lui un mot formidable autant que malheureux. Entouré par le lyrisme de son (boniment) gouvernemental, il termina sa parade par ces mots imprudents ou impudents : *Messieurs, la France est à refaire, hâtons-nous*.

Si c'est une gaffe, elle est énorme ; car, si la France est à refaire, c'est donc indubitablement, qu'elle est défectueuse. Alors ! et la victoire ?

On ne s'attendait guère, en cette occasion solennelle, à entendre cette déclaration trop véridique, sortir de la bouche même du père la Victoire, devenu, de son propre aveu, le père la Défaite.

Pourtant, une autre exégèse est permise : peut-être M. Clemenceau incorrigiblement loustic, a-t-il voulu simplement dire, dans le langage pittoresque qu'il affectionne, que le (barbotage) général qui sévit en France depuis six ans bientôt, et auquel il préside et participe par sa famille et ses amis, allait continuer de plus belle.

Entendue en ce sens, la conclusion de son discours ne serait autre qu'une de ces délicates boutades dont il a le secret et qui revient à dire que, la France, (faite et refaite) hélas ! depuis si longtemps par tous les banquistes de la victoire, est encore et toujours (à refaire). Et comment !

On s'en doute un peu et les applaudissements frénétiques par lesquels les voleurs et les profiteurs qui composent la nouvelle Chambre des députés, accueillirent la déclaration équivoque du vieux marchand d'orviétan patriotique, n'étaient pas nécessaires pour confirmer l'hypothèse et prouver que cette dernière explication est la bonne.

Toutefois, nous ne saurions trouver de meilleurs interprètes, pour traduire fidèlement ce spirituel calembour, par lequel son auteur a si bien traduit, lui aussi, en une formule lapidaire, le plus fervent désir de ses complices. Elle résume admirablement l'accord unanime de ces belles âmes, bien faites pour se comprendre et communier sous les espèces sonnées et trebuchantes du plus pur amour de la patrie. Car M. Clemenceau aime sa patrie. Il l'aime pour s'en repaître, comme on aime le bifteck, bien saignant. Tous les aigreurs qui lui font cortège et forment sa majorité, aiment la patrie comme lui, pour l'exploiter et la manger. Exactement parlant, ce ne sont pas des patriotes, ce sont des patriophages.

Pour cette bande de cannibales affamés, qui s'entendent si bien à dépécher la France et les Français, depuis six ans ; (refaire) la France, c'est-à-dire la gruger, la saigner, la manger, est l'unique objectif. C'est le prétexte à continuer l'orgie patriophagique où ils ont pris l'habitude de se gorger de la chair et du sang de leurs bénévoles concitoyens.

Aussi, ont-ils parfaitement compris et admis cette phrase insidieuse et prometteuse, souignée d'un clin d'œil malin, par le vieux forban qui, de connivence avec eux, entend bien perpétuer la gabegie générale qui les enrichit tous. Ils l'ont tous adoptée et reprise pour leur compte ; depuis MM. Briand, Klotz, Ribot, René Renoult, jusqu'à Albert Thomas, Hervé, Daudet, Loucheur et autres louches personnages. Tous s'y sont ralliés comme à un mot d'ordre, contenant l'affroliante promesse que, la France, saignée et vidée par eux jusqu'aux moelles, n'est pas encore aussi (refaite) qu'elle est susceptible de l'être, et qu'on peut encore copieusement, la (refaire) jusqu'au bout.

La promesse, d'ailleurs, n'est pas vaine. Elle est déjà en voie d'exécution. Pour (refaire) la France à fond, notre inlassable vide-gousset national, — c'est toujours de M. Clemenceau que je parle — enhardi par la facilité du succès, n'hésite pas à lui arracher ses dernières ressources, pour les jeter en pâture à la bande de patriophages qu'il dirige et va bientôt représenter. Ils sont dignes de lui ; il est digne d'eux. Réunis en

L'ordre règne ...



— PENDAISONS et FUSILLADES en Hongrie, dans l'Inde, en Egypte. Massacres, pogroms en Allemagne, en Pologne; famine, misère, esclavage, répression partout ailleurs (après la grande (?) guerre qui coûta à l'humanité 18 millions de morts...) Telle est l'œuvre de la RÉACTION.

— L'Ordre est roi, nos gouvernants sont maîtres ...

— JUSQU'A QUAND ?

congrès, ils ne pourront moins faire, après tout ce qu'il a fait pour eux, que de l'écrire comme chef suprême et de le proclamer, par cette flatteuse distinction comme le plus cynique et le plus impudent coquin de la bande.

Produit parfait d'une classe odieuse et voleuse, dont les pillages et les crimes ont mené la France et l'Europe à la ruine; il en est aussi le symbole complet, tant par sa dégoûtante morale que par sa déréglée santé. Il est le mieux qualifié pour présider à son effondrement final, et déterminer par ses excès, la chute définitive d'un gouvernement d'assassins, qui fit périr tant de Français pour s'enrichir de leurs dépouilles. Dernier représentant d'un régime exécrable et exécuté qui agonise dans le sang et la boue, il entrera à l'Elysée sous la protection des *plumes d'autruche*, ses complices, avec lesquels il s'est enfin réconcilié sur les millions de cadavres de leurs victimes communales.

C'est à lui que tout ce qui finit, les états-majors et leurs armées n'empêcheront pas la banqueroute, la révolution ou la mort, de mettre un terme à de si beaux exploits, et de clore bien avant l'échéance septennale, une si noble carrière. Il le sait; il n'en poursuit pas moins d'apaiser son ascension vers les cimes du pouvoir, ou la pousse la fatalité d'un destin où l'imagination supérieure. Coucher à l'Elysée, dans le lit de M. P. Faure... et mourir. Quel idéal transcendant! Voilà, le rêve sublime d'un bourgeois qui incarne bien la grandeur de sa classe.

Soit. Mais, pour si peu de chose, ruiner, affamer et compromettre tout un peuple; sacrifier impitoyablement plusieurs millions de ses concitoyens. Cela jauge singulièrement l'homme et son rêve et les fait apparaître bien misérables, en regard du résultat et de ce qu'il coûte.

M. Clemenceau est incapable de se placer à ce point de vue. Ebloui par l'éclat de sa gloire, il mourra heureux et satisfait, convaincu de finir dans la peau d'un grand homme.

En attendant la fin de cette burlesque apothéose qui ne peut plus tarder, le ministre mégalo-mane qui a si coûteusement machiné à nos frais, ne perd pas la carte... à payer.

Il vient de présenter, comme don de joyeux avènement et comme testament, tout ensemble, à la mente enragée des patriophages dont il est le chef, la galette appétissante et dorée d'un budget de cinquante milliards pour l'année 1920.

Cinquante milliards! Parfaitement. Cela vous étonne? Tout augmente. La paix en 1920 coûtera plus cher que la guerre en 1918. Eh oui! C'est logique. La note n'est pas encore finie.

Cinquante milliards! Ne vous inquiétez pas. On fera suer cela par les prolétaires, en dépit de leur prétendue paresse. Travailleurs, mes frères, saluez-voilà la ceinture et vivement à l'ouvrage pour gaver leur patriophages. La France est à refaire, la curée continue.

Et vous, bons patriophages du bloc national, si bien enligné; mercenaires, profiteurs, affameurs, égoïstes et voleurs; patriotes aux dents longues qui aimez la France comme on aime le bifteck bien saignant, pour mordre de dedans; préparez-vous à ronger ce qui lui reste de chair sur les os.

Cinquante milliards! Patriophages à vos plaies et à vos places! Ne vous dérangez pas... restez à table... la France est encore à refaire.

Cinquante milliards! Bon appétit messieurs! Mais... hâtez-vous!

LUX.

Amis, abonnez-vous
Faites-nous des abonnés

Propos d'un Paria

Nos deux colonisateurs sont dans la désolation.

« Je n'entends pas, en effet, de constater qu'un esprit nouveau qu'ils n'ont encore qualifié d'esprit de révolte, est en train de transformer la mentalité des indigènes qui peuplent les colonies africaines. »

« Au Sénégal, au Soudan, dans la brousse comme dans le centre de l'Afrique occidentale, il y a quelque chose qui n'est pas avant la guerre ou dont au moins l'on ne soupçonnait pas l'existence. »

« La grève de Kaye, de conséquence médiocre, n'est pas moins significative. »

« De toute évidence, la mentalité des indigènes s'est transformée. »

« Et, ajoute la Dépêche Coloniale qui pousse ce cri d'alarme, il y a la matière à observation. Il y a plus, car nous n'avons pas le droit, ni la possibilité de nous poser en spectateurs désintéressés d'un mouvement qui peut entraîner dans son orbite, 12 millions de sujets français. »

« On alloue-nous, grands Dieux!... Et quelle « note » inattendue anime ces savants érudits cette chère France qui les a accablés, si généralement dans son sein? Ah! il a bien raison, le canard bourgeois, de dire qu'il y a la matière à observation. »

« Voyez-vous le bon nègre qui comprendrait enfin les « beautés » de notre civilisation, se refuse à remplir le rôle d'esclave pour lequel on le croit si justement destiné! Quelle catastrophe pour les rapaces coloniaux et autres!... »

« Voyez-vous cette armée noire, dernier espoir des bouchers français, et sur laquelle ils comptent pour mater la Révolution, la voyez-vous cette armée si obéissante, et qui se faisait tuer si gentiment, devenir comme l'armée blanche, soumise à la corruption de ces infâmes « philanthropes »? »

« Les ont-ils servis la fin des fins? Aussi je conçois que ces requins feroce tout pour voler, ou tout au moins retarder, pareille éventualité. »

« Les organisateurs de carnages coloniaux ont encore de beaux jours à vivre. Attendez les nègres, ou au vu dresser; conons, artisans, entrepreneurs, sont là pour vous apprendre à régimber et à ne pas éprouver pour la noble nation française la reconnaissance du grand bonhomme qu'elle vous a fait en vous envoyant crever par milliers dans les charniers de la Marine ou de la Somme. »

« Les Blancs! Tout bien et sentiment éternel que qui les fait acclamer dans Clemenceau ou dans Foch, les bourreaux de leur chair et de leur sang! »

Mais vous êtes peut-être moins bêtes que les Blancs!...

P. MUADES.

FRATERNITE

Vais-je paraître ridicule, au lendemain du grand massacre, et en pleine guerre sociale, politique, économique, de parler de fraternité? Qu'importe, c'est surtout à cause de cela qu'il est nécessaire de raviver ce qu'il peut encore rester de bon au cœur des humains.

Le Christianisme avait proclamé la fraternité des hommes; et il a fait faillite. Cette faillite est due à ce qu'il n'a pas tenu compte des raisons matérielles de l'existence, s'attachant trop exclusivement au côté moral, et aussi parce qu'il détachait en quelque sorte les humains de la vie terrestre en leur faisant espérer une belle et bonne vie éternelle dans le monde paradisiaque.

Sa faillite tient encore du fait de ses renégats, restés dans son sein et qui pactisent avec ceux « qui ne devaient pas plus facilement entrer au Paradis, qu'un chameau passer par le trou d'une aiguille. »

Les Jouhaux, les Merheim, ont des devanciers!

La grande révolution française inscrivait à son frontispice Fraternité, avec Liberté et Egalité, fit naître au sein des peuples opprimés de grands espoirs d'unions fraternelles.

Mais la bourgeoisie, pour laquelle ces mots magiques n'étaient qu'un moyen pour faire marcher la plèbe contre la noblesse et le clergé, dès qu'elle se fut emparée des biens de ces derniers et du Pouvoir, renia ses promesses et ses engagements. Mais le peuple s'entêtait à vouloir les choses promises.

Ce fut Napoléon qui surgit pour le faire rentrer dans l'ordre.

Néanmoins l'idée était lancée, et la naissance de l'industrialisme, le développement du machinisme créant le capitalisme firent sentir aux prolétaires le besoin d'union, de fraternité.

Localiste, puis régionaliste, ensuite nationaliste, pour devenir (commerce et moyens de transports aidant) internationaliste, l'idée faisait son chemin dans sa réalisation. « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ». Ce cri du « boche » Karl/Marx trouva son écho au cœur des exploités de partout. L'entente internationale des mutilés du régime capitaliste se développait rapidement.

Le monde capitaliste prit peur d'une révolution mondiale, renversant castes et privilèges; et ce fut, parmi d'autres, une des causes profondes de la grande saignée.

Le coup fut rude; du côté des assassins on ironisait avec une joie féroce sur la faillite de l'Internationale ouvrière. Et, hélas, de ce côté-ci de la barricade il y eut pour faire chorus avec les misérables bandits, dansant sur, et monnayant, les monceaux de cadavres.

Blessée gravement, la fraternité des peuples n'était pas morte. Zimmerwald, Kienthal, premiers lumières dans les ténèbres, premiers pensements de la blesure. En même temps que rage baveuse des bandits « au couteau dans les dents ».

Depuis, au fur et à mesure que les men songes sur les origines de la guerre étaient dévoilées, le rapprochement entre les vaincus de la guerre comme ils le sont de la société, se fit rapidement et n'étaient les mauvais bergers on pourrait dire qu'elle est sortie de l'épreuve plus fortifiée que jamais. C'est que l'on a senti passer l'épouvantable cataclysme et que l'on ne veut plus le revoir, et que pour enrayonner à jamais les fléaux de la guerre, ce n'est pas sur la diplomatie que l'on peut compter, au contraire.

Seule l'entente internationale des peuples peut assurer la paix.

Mais pour établir la fraternité entre tous les humains il faut au préalable détruire ce qui les divise; c'est-à-dire la propriété privée, l'argent, l'ignorance.

La fraternité ne peut exister que là où il n'y a pas d'intérêts contradictoires; que là où l'homme ne pourra plus être l'exploiteur, le voleur de l'homme. Et c'est le communisme qui réalisant la liberté, l'égalité, réalisera également la fraternité.

Ce que le Christianisme n'a pas su ou pu faire, ce que la bourgeoisie française n'a pas voulu faire, les communistes, tout à la fois idéalistes, pratiques et irréductibles le réaliseront.

J'entends une voix de l'autre côté de la barricade: « Dans le sang! encore la guerre!... »

Brutes inconscientes qui ont encore les pattes rouges du sang de 15 millions d'assassinés! Ignobles canailles qui assaillent les peuples, en voie de libération, par le fer, par le feu et par la famine!

Ah! ils n'ont aucun scrupule pour égorger, ruiner et affamer! Et quand ils sont menacés dans leurs mauvaises actions, dans leurs crimes et dans leurs privilèges, alors ils lèvent les bras, font appel au pacifisme social; à assez de victimes! Leurs poches sont pleines, et ils voudraient jouer en paix du fruit de leurs crimes.

Assez de sang, plus de guerre! Embarrassons-nous! En attendant la possibilité de vous faire massacrer de noir veau!...

Trop vue et trop connue votre main tendue!

Assez de sang, plus de guerre! Lâchez la Russie. Rendez tout ce que vous avez volé. Mettez-vous au travail. Alors seulement nous pourrions essayer de nous entendre.

Folie! Utopie! Evidemment; c'est seulement quand vous aurez le poing sur

- LAMENTO -

*L'esclave ne sait pas ce que c'est qu'être libre.
Comme l'antique Rome, assise au bord du Tibre;
Il dort; et comme elle il soutient sur son vieux dos lassé
Pour lui l'affreux linceul, les crimes du passé*

*L'esclave ne sait pas ce que c'est, l'égalité
Ses épaves meurtries, pleines, sous l'iniquité
Il bâtit pour les grands, des palais, des églises
Pour lui l'affreux linceul, les crimes du passé*

*L'esclave ne sait pas ce que c'est, la justice
Innocent et naïf, il marche au supplice
Et il meurt débile, pour de faux préjugés,
Pour que vivent ses maîtres, à l'abri du danger*

*L'esclave ne sait pas ce que c'est, la lumière
Sous la main des puissants sa crue est grisonnante
Et cependant pour lui le Soleil est levé
Il jaillit de la bouche d'un vaillant Prométhée.*

DURANCE

Une conversation de Dumoulin

Je veux raconter, pour les lecteurs de *Liberté*, un passage d'une conversation que Dumoulin tint à un de mes intimes amis, en décembre 1918.

Cette conversation me nous apprend rien, qu'on ne sache sur le secrétaire adjoint de la Confédération Générale du Travail; elle nous fait seulement regretter une fois de plus, que dans l'intérêt du syndicalisme révolutionnaire, celui-ci ne soit pas resté ce qu'il était alors. Mais ce que j'en veux citer, c'est un jour lumineux sur les tractations Jouhaux-Malvyvistes; expliquant la violence et le soutien du secrétaire général de la C.G.T., ses abominables reniements, la passivité d'Yvetot, la vulerie et le lâchage de Merheim, qui, lui aussi, ne l'oublions pas, chanta la guerre en 1914.

Selon Dumoulin, l'on tremblait fort, la semaine qui précéda le cataclysme, dans l'impassée de la rue Grange-aux-Belles. La frousse présidait, paraît-il, à toutes les réunions du comité et du bureau confédéral. On ne savait que tenter contre la guerre qui venait; on ne voulait pas — c'était encourir trop grandes responsabilités — s'en tenir aux décisions des congrès et décréter la grève générale; on n'était pas non plus — les gouvernements pouvaient se fâcher — recommencer la manifestation des grands boulevards. On se contentait d'adresser aux prolétaires des appels édulcorés, écrits avec une plume trempée dans de l'eau de guinèvre, et on s'apprêtait à fuir.

On! Jouhaux, Yvetot, Dumoulin et bien d'autres, dont nous aurons plus tard l'occasion de parler, faisaient leurs bagages et préparaient leur départ de France, dans la crainte d'être les premières victimes de la vague chauvine. Eux, les éternels indispensables, allaient salement plaquer la classe ouvrière au moment où elle attendait d'eux des directives hardies, conformes aux engagements pris.

Sur une côte du pays, un bateau, retenu par eux, était prêt à les soustraire aux foudres gouvernementales. A ce moment-là, ils étaient lâches déjà, et Dumoulin le reconnut, mais ils ne pensaient pas à descendre plus bas dans l'ignominie. Quelques-uns d'entre eux qui l'iniquité affolait se demandaient s'il n'était pas temps de s'enfuir, lorsqu'un avocat, très connu dans les milieux syndicalistes, — que Dumoulin dans sa conversation qualifia de manœuvrier du gouvernement — fit irruption dans leur local et, le visage bouleversé, s'écria: « Je sais de source sûre que vous allez être tous arrêtés! Que votre arrestation, qui est une question d'heures peut-être, a été décidée par le gouvernement! Que vous serez rendus responsables de tous les actes révolutionnaires et que vous doutez vous les peinez de votre vie! Vous ne pouvez plus vous sauver, tellement vous êtes étroitement surveillés; et il ne reste qu'une chance de salut: c'est d'aller voir Malvy. »

Et Jouhaux alla chez Malvy... Quand il en revint, son gros visage bouffi ne suait plus la peur. Il tranquilla ses compagnons consternés et décomant le bateau. La guerre « défensive et du droit » était trouvée; elle allait être glorieuse, recommandée aux ouvriers, et les sursis d'appel, avant récompenser les dociles et les traîtres, allaient accomplir leur œuvre maléfaste. Voilà rapportée, aussi nettement que possible, la partie intéressante de la conversation de Dumoulin.

Personne ne croira qu'il ait menti ou exagéré. Tout le monde se rappelle les tendances étonnantes du *Bonnet Rouge*, sur la ligne réclame par le ministre Messingier, et refusée par le ministre « démocrate-ouvrier » Malvy; notes fabriquées par le ministre de l'Intérieur, et son copain Almeyda, pour jeter le trouble parmi les révolutionnaires et préparer les futures trahisons; et chaque fois que nous nous posons la question, le chargé d'affaires de la place Beauvau, faisaient parti d'un ensemble et lui avaient été dictés pour compléter la mise en scène et aboutir à ce que l'on sait.

Je crois donc avoir bien fait de rendre publique ces dessous d'une attitude, qu'un congrès syndicaliste futur ne peut ignorer, et fixer ceux qui ne s'expliquaient pas encore « l'évolution » d'un Jouhaux, le complet effacement d'un Yvetot, l'hésitation d'un Merheim entre le pacifisme et le patriotisme et sa conduite louche qui s'ensuivit. Ils démontrèrent que seules la peur et la lâcheté transformèrent en patriotes de l'arbitraire et en héros d'une entente de classes nos manitous égoïstes — anciens, anti-patriotes et farouches lites-classes — et ils nous fortifièrent dans notre résolution de les chasser de leurs fonctions pour que, dans l'avenir, ils ne recommencent pas des crimes pareils à ceux qui les ont rendus si tristement célèbres, si chers à la bourgeoisie exploitatrice et assassine, et si odieux à tous ceux qui ont l'intelligence et l'abandonnement du monde ouvrier et l'abolissement des privilèges et de leurs suites: les guerres et autres maux.

L. LEONIC.

la gorge que vous conviendrez que nous avons raison.

Et quand la liberté, l'égalité et la fraternité seront véritablement réalisées, les castes, les classes, les frontières abolies, le sang humain ne coulera plus, les guerres ne seront plus que des souvenirs du honteux passé de barbarisme et d'ignominie.

V. LOQUIER.

Nos correspondants sont priés d'envoyer très lisiblement. Nous pardons un temps précieux à déshiffrer des épitres le plus souvent illisibles. Que les copains en tiennent compte.

L'Armée Noire

L'usage qui a été fait des indigènes de l'Afrique occidentale et équatoriale pendant la grande boucherie est assez connu. Un évêque, un député « Socialiste » (?) et un général surnommé « le broyeur de Noir » ont alimenté convenablement l'athéisme et ont su dignement initier les Sénégalais et Soudanais aux derniers et grands bienfaits de la Civilisation. Par leurs soins ou sur leurs conseils l'armée noire d'Afrique a été « organisée ».

Un décret, en date du 4 décembre, « organise » l'Armée malgache. Recrutement obligatoire, inscription des indigènes sur le tableau de recensement, tirage au sort, durée de service de trois ans, c'est complet. Les tirailleurs malgaches serviront un an dans la colonie et deux ans dans la métropole.

Il résultera nécessairement de cette ruine rapide de Madagascar. La production de cette colonie sera évidemment réduite en des proportions considérables. D'autre part, appelés à être transplantés en des pays de climat très différent du leur, les soldats malgaches deviendront vite tuberculeux et mourront en grand nombre.

Mais ce ne sont point là des considérations susceptibles d'arrêter la conscription des noirs. La Bourgeoisie dirigeante compte sur les contingents de ses colonies, pour donner un appoint d'effectifs important à son armée métropolitaine. En outre elle espère bien avoir, par ces contingents, une garantie sérieuse contre la menace populaire.

Cela coûtera cher, très cher d'entretenir une telle armée, mais qu'est-ce que cela fait? Le budget n'est-il pas un peu là!

Deux tactiques!

« C'est par l'éducation de la masse — et non par la violence — par l'audace d'une avant-garde — que s'affirmera la volonté d'émancipation des travailleurs; pas de puissance réaliste durable dans une société moderne sans l'adhésion d'une majorité. » (La Bataille, déclaration du 7 janvier 1920).

C'est là que nous discutons avec les leaders de la C.G.T., comme arguments supérieurs l'on nous dit: « Que veux-tu faire avec cette masse non éduquée? Eduquons-la, et alors nous ferons la révolution. »

Que ne nous disent-ils pas que lorsqu'ils l'auront éduquée, la Révolution sera faite! C'est avec de gentilles arguments que l'on justifie tous les lâchetés, je ne veux pas dire tous les achats et pourtant... il y a des lâchetés qui ressemblent à des achats. Discutons, et je m'adresse aux grands manœuvres de la C. G. T. qui ne croient pouvoir agir que lorsque l'éducation de la masse sera faite, c'est-à-dire en l'an combien de mille 2 3 4 5? D'ici cette époque, l'espérance bien que les anarchistes qui dirigent le Parlement ouvrier auront hâlé par leur belle mort, la direction à d'autres aussi... crasseux qu'eux-mêmes, mais leurs vies de ronds-culés auront été abritées pendant de longues années dans une quelconque que troublera quelques indignes premiers mai 1919!

Doit-on rire de leur machiavélisme? Ces gens qui attendent de la masse éduquée d'être à même de faire la Révolution, savent bien que celle-ci a pour de longues années, l'esprit mou et par suite, subira les orbes d'un gouvernement.

Clemenceau le leur a dit: « Ce n'est qu'une question de force » et le vient avoir raison. Ce n'est que par une question de force que l'on maintient les masses opprimées dans un demi-esclavage, et si l'on examine les moyens d'action que possèdent les dirigeants, l'on voit que tant que la force ne sera pas mise en mouvement, du côté des masses prolétaires, celles-ci subiront le régime que leur imposent les maîtres du monde.

Quels sont nos moyens de transformation des esclaves du côté prolétarien? Quelques milliers de journaux à tendances plus ou moins socialistes, quelques rares livres, quelques dizaines d'orateurs, quelques centaines de brochures et hélas! un encore plus petit nombre de journaux anarchistes.

Les syndicats? Nous savons qu'ils ne sont que ce que sont leurs dirigeants! Du côté dirigeant? Des milliards puisés sur le peuple pour l'abrutir, une organisation de jésuites, de prêtres, de moines, une religion hiérarchisée tenant et contrôlant le monde. Des milliers de journaux quotidiens à grand tirage subventionnés par l'Etat, les banques, les industriels, la police.

La police, des millions de mouchards, connus ou secrets et par-dessus tout cela, nos enfants à qui l'on bourne le crâne depuis l'école jusqu'à la caserne pour faire toute besogne malpropre, de patriotisme et de police.

Un côté du peuple à peine une étincelle d'intelligence pour activer l'esprit de la masse, de l'autre côté le flot ininterrompu de boue, de mensonges, d'achats, d'achats de conscience, de crimes pour noyer cette étincelle de pensées.

Et c'est contre cette immense organisation possédant un pouvoir immense — car elle s'appuie sur des siècles d'ignorance qui ont accumulé leur puissance dans l'hérédité — que les Jouhaux et autres consorts (veulent?) lutter pour éduquer la masse. Allons donc funistes! Vous savez bien que tout progrès n'est que le fait d'une minorité. Celle-ci devra imposer sa volonté même par la violence aux gouvernements. Assez d'égoïsmes comme cela sans que le gouvernement supplémentaire que les ouvriers se sont donné ne viennent en ordre d'autres.

En! Jean-Foutre! La masse est prête, sachez seulement la diriger vers de nobles destins.

FLOTTER.

LA LOI

« Rétrospectif! »

Mangeant du « boche » à distance
Avec un plaisir intense.
Un tel guerrier va, dit-on.
Rouler sa bosse à Menton.
Il est certain qu'on outrage
Ce professeur de courage
Et qu'il ne veut qu'à Paris
Braver le feu... du mépris.
Aussi sans avoir la frousse,
Restant au noble faubourg,
Railleuse, il y prend Strasbourg
Et... se donne « la secousse »
Sans trompette ni tambour!...

Eugène BIZEAU

LA LOI

La loi est la forme savante de l'exploitation des faibles.

C'est avec « la loi » que la bourgeoisie a fait la grande Révolution. Avant elle le principe directeur de la société était la caste; le noble avait droit à tout, le roturier n'avait droit à rien. En substituant la loi à cet arbitraire, la bourgeoisie prétendait instaurer la justice et on pouvait le croire. Aujourd'hui l'expérience de la loi est faite, c'est un arbitraire dont le seul mérite est de ne pas apparaître à première vue; c'est l'arbitraire des civilisations avancées, à politique savante. En réalité la loi se confond avec la caste.

Visitez les prisons, vous n'y trouverez que des pauvres. La machine judiciaire ne fonctionne que pour une catégorie de personnes, toujours les mêmes; il y a une clientèle du crime.

Lambroso et ses élèves ont proclamé il y a vingt ans la dégénérescence des criminels. Ils ont trouvé aux assassins et aux voleurs des tares multiples de dégénérescence anatomique-physiologique et ils ont fait de ces délinquants des gens à part, constituant en quelque sorte une humanité spéciale, prédisposée dès la naissance à tous les mauvais instincts.

Les caractères dégénératifs des repris de justice sont réels; du moins le plus souvent. Mais ce que l'esprit de classe a empêché les criminalistes de voir; c'est que ces caractères ne sont pas ceux du crime; se sont ceux de la misère.

Au-dessous de la classe ouvrière est un sous-prolétariat, manœuvres ignorants, vagabonds, mendiants, voleurs. Les vices de la misère: l'alcoolisme, la prostitution fleurissent dans ces bas-fonds et l'hérédité y est terrible. L'enfant qui a le malheur de naître là a bien des chances de tomber au crime; le crime n'est que l'effet de sa mauvaise chance.

Au sein de cet enfer humain, la machine légale puise ses victimes et elle les broie. C'est aux dépens des souffrances des malheureux que les gens de justice vivent; dans leurs vols, leurs crimes, leurs misères ils se taillent pour eux-mêmes une vie aisée; ils en tirent leur luxe matériel, leur considération sociale.

Parfois il arrive qu'un bourgeois tombe par accident dans les griffes de la loi; un homme de situation moyenne qui n'a pu trouver son équilibre social; ou bien un ambitieux dont les visées trop hautes étaient impossibles à atteindre par les moyens légaux de voler; il a ponté à la roulette de la légalité et il a perdu. Mais les prisons n'ont pas été faites pour eux; les clients, le personnel, rien ne leur est adéquat. Les maîtres de la maison, honteux d'un logis si indigne de l'hôte illustre, s'évertuent sans espoir pour l'aménager.

Les ouvriers se révoltent lorsque pour un délit politique on les met au régime du droit commun. Ils ont raison mais leur indignation semble bien montrer qu'eux aussi sont dupes de « la loi », ils croient qu'elle signifie justice.

Le régime politique et le régime de droit commun ne correspondent pas à une distinction de délit, mais à une distinction de classe; il y a la prison des bourgeois et la prison des ouvriers.

L'arbitraire est brutal, la loi est perfide. En principe le riche qui volerait un sac de pommes de terre subirait le sort du pauvre coupable du même délit, le code pénal ne fait pas acception de personnes. Mais celui qui a vingt mille francs de rentes n'a jamais envie de voler un sac de pommes de terre; pour qu'un tel délit vienne il faut avoir faim.

Ainsi la loi dont le nom évoque l'équité maintient l'iniquité de la distribution de la richesse; elle protège le bonheur du riche contre les convoitises du pauvre, c'est le non hypocrite de la force.

Doctoresse PELLETER

Une grève intéressante

Toutes les grèves sont intéressantes certes, car nous savons très bien que lorsque les travailleurs réclament et quittent le turbin pour essayer d'obtenir satisfaction, ce n'est que sous la poussée des besoins et des nécessités.

Mais il est des conflits qui, par leur caractère nettement affirmé de solidarité et de protestation, nous intéressent tout particulièrement. C'est le cas pour la grève des ouvriers du port de Bordeaux qui dure plus d'une semaine. Délaissant pour une fois la question des gros sous, des travailleurs se sont refusés au labeur pour une question de dignité, pour une question de solidarité internationale qui leur fait grandement honneur. Ce qui nous démontre bien que la conscience des humbles, des gens, n'est point aussi pourrie qu'on voudrait nous le faire accroire et que les bons sentiments existent encore chez les masses, j'ajouterais, existe seulement chez les masses. Il s'agit de savoir les développer et les faire vibrer à bon escient.

Qu'en dites-vous, grands hommes de la C. G. T., policiers autour de Wladimir... Nos camarades du groupe d'Etudes Sociales de Bordeaux nous faisaient part, la semaine dernière, trop tard pour que nous puissions l'insérer, du conflit qui venait d'éclater sur le port. Les travailleurs des quais, plus de 2.000, mettant en application les décisions du dernier Congrès confédéral, se refusant, comme leur demandaient leurs patrons, à faire le chargement des munitions sur des bateaux roumains à destination de la Russie.

Déjà des grèves semblables avaient éclaté dans différents ports, notamment à Brest, au Havre, ailleurs, sans qu'aucune suite ne fût donnée à ces mouvements, intéressants au premier chef. Il en fut de même encore cette fois-ci.

On a dit, mais que n'a-t-on pas dit, que la Fédération des Ports et Dockers allait prendre position dans le conflit et que la grève pourrait bien s'étendre à tous les ports. On a dit, mais... qu'une commission désignée par la C. G. T. et par Dumoulin à sa tête était partie à Bordeaux pour enquêter. Enquêter!... ne serait-ce pas plus tôt pour étouffer? nous avons tout lieu de le croire.

En tout cas, la question était plus grave et plus complexe qu'on a bien voulu nous le dire, car les seuls travailleurs des ports n'étaient pas intéressés dans cette affaire. Etaient aussi intéressés, la Fédération des chemins de fer, n'est-ce pas, Bidartgarry? la Fédération des inscrits maritimes, n'est-ce pas, Rivelli? et puis les travailleurs des poudres et des munitions, et puis... et puis toute la classe ouvrière. N'est-ce pas toute la question de l'intervention en Russie, de la guerre contre les Soviets qui se trouvait remise sur le tapis, bien mal à propos pour nos dirigeants égoïstes qui ont bien d'autres soucis (le Conseil Economique du Travail) écouler le bien.

En tout cas, la question d'aide et de solidarité à l'égard des révolutions ouvrières s'était à nouveau posée à la C. G. T. Nous avons vu de quelle façon la question a été résolue.

« Grève générale? ... Révolution? ... »
— Vous voulez rire.
L'éteignoir!...

- PROVINCE -

— Qu'on est à l'étranger dans nos villes,
Murs en corsets, toits en prisons
Rues,
Droites et nues, en chambres d'inquisition
Où les regards brillent.
Lorsque j'y passe
Moi l'être espace
Je sens des yeux — dees — de raptus
Fouiller ma peau —

— Don't nous vient dans le chemin
Quel air, quelle tenue,
Pourt-on siffloter dans la rue
Chanter presque tout haut
Oh! voyez donc son grand chapeau!
Quel est le vent qui nous anime,
Cet errant, ce bohème?
— Le rive de mes dents est toute ma réponse
Bourgeois gourmés en bronzes
Entendez-le mon rire clair
O bourgeois bien en chair,
Pour vous parler je n'ai que lui, voilà!
Ah! ah! ah!

Il juse de tout mon moi,
De mon chapeau qui vit des vôtres,
Où des croix en mal de dors,
De ma cravate — essor
Qui de vos navets-coulants se torse
De mon manteau
Que j'ai décapé dans le vent
Et qui pisse en jolant
Vos vêtements-tourtereaux...

Qu'on est à l'étranger, mais je passe
Et ne m'arrête qu'un instant
Pour voir vos faces, vos grimaces
Et le pom-pom en toc de vos lourds monnaies.

Le révolutionnaire Chueca

C'est un bon camarade qui vient de tomber pour le noble idéal qu'il défendait durant sa longue vie de militant. Nos camarades espagnols ne tarderont pas à le venger.

Avec l'aide de quelques camarades, Chueca attaqua, le 9 janvier, la caserne de Saragosse. Ils réussirent à supprimer un officier et un sergent. La lutte s'engagea et notre pauvre camarade Chueca succomba. Les autres camarades furent arrêtés, nous apprenons qu'ils ont été fusillés. La bourgeoisie espagnole veut de remporter une victoire facile; mais la lutte ne fait que commencer.

Chueca était connu pour un militant actif, courageux, infatigable. Il avait participé à la fondation de plusieurs organes anarchistes et syndicalistes. Dernièrement, il collaborait dans le *Comunista* de Saragosse.

Certes, c'est une perte, mais nous ne le pleurons pas, nous pensons qu'il est plus utile de suivre son exemple.

Il fut subrogé et par l'action directe, nos camarades ont obtenu des résultats.

Fédération Anarchiste

I compagni italiani desiderosi di conoscere a profitto della nostra idea e della emancipazione comune, sono informati che si sta costituendo un Gruppo Anarchico costì in Parigi, ove la prima riunione avrà luogo Domenica 18 corrente alle ore 10 antimeridiane alla Libreria 68, boulevard de Belleville.

Viva preghiera a tutti i compagni di lingua italiana di aderervi numerosi con proponimenti di buone battaglie. — Per il gruppo: Navachia Attilio.

BOULOGNE-BILLANCOURT. — Groupe de

CAUSERIES POPULAIRES. — Samedi, 17 janvier, conférence sur la situation actuelle, chez Frisson, 3, route de Versailles.

Préparation de la fête : le groupe théâtral fait un pressant appel aux camarades susceptibles de prêter leur concours.

Le groupe tout entier — Les camarades chez Frisson, 3, route de Versailles, pour le groupe Renaud, 4 bis, rue de Clamart.

SAINT-MANDE. — Les camarades anarchistes habitant St-Mandé sont priés de s'adresser à Paul Puteaux, 17 avenue Herbillon, afin de former un groupe d'action.

VANVES. — *Communication.* — Groupe libertaire Vanves-Malakoff. — Mercredi 21 janvier, à 20 heures, réunion du groupe 115, rue d'Armel, à Malakoff. *Collocations.*

Pour le groupe : **Thillier.**

PUTEAUX. — Réunion du groupe samedi 17 janvier à 20 h. 30, 169, rue de Verdun. — *Causerie* par un camarade.

LIVRY. — *Groupe libertaire.* — Nombreux camarades camarades répondront à notre appel, et après avoir entendu un camarade de la F. A. qui développera la nécessité de l'or-

ganisation des copains anarchistes, nous nous sommes immédiatement constitués en groupe.

A dater de ce jour nous décidons l'adhésion officielle du groupe à la Fédération Anarchiste et lui assurons un versement minimum de 15 fr. par mois.

Nous ne saurions trop insister, en invitant les camarades qui n'ont pas adhéré, à venir se joindre et à assister aux prochaines réunions dont la date sera ultérieurement donnée dans le *Libertaire* et le *Journal du Peuple*.

Le Libertaire et le *Journal du Peuple*,
et tous les journaux de la Fédération Anarchiste.

LYON. — *Causeries Populaires.* — Tous les amis et lecteurs du *Libérateur*, désireux de prendre part à la décision, en ce qui concerne l'organisation d'un meeting, au nom de la F. A. et du groupe des Causeries Populaires, sont priés d'assister à la Réunion du vendredi 23 janvier, à 20 heures, 17, rue Marignan, où chacun exposera son point de vue, sur le sujet à traiter, à seule fin de désigner des camarades susceptibles de prendre la parole au Meeting

et être adjoints à l'orateur de la F. A., que tous ceux que notre propagande intéressée soient présents, pour montrer que les anarchistes ne sont pas indifférents à l'émancipation et qu'ils sont décidés de mener le combat sur ce terrain. Pour le groupe. *Journé*.

VILLEURBANNE. — Groupe d'éducation sociale et amis du prolétaire. — Camarades, Après cinq années de souffrance et de misère subies par la faute du capital, ces messieurs qui sont nos dirigeants profitent du manque d'éducation, qui existe dans la classe ouvrière pour nous mater à leur aise. Eh bien camarades,

des, un bon mouvement. Montrons à toute cette bande d'affameurs, fabricants de misère, que notre violence s'impose aussi. Donc, assistez ce grand nombre à toutes nos réunions, groupons-nous si nous voulons vaincre. Dimanche 18 janvier, vous êtes invités à la réunion qui aura lieu, à 9 heures du matin, salle Lèbre, rue de la Gare.

Les camarades de la Jeunesse socialiste sont priés d'y assister. Causerie par un camarade militant.


Pour le groupe, H. Bitaud.
J.E. HAVRE — *Groupe Libératrice* 8 rue

NANTES. — Librairie sociale. — Les camarades syndicalistes, socialistes, libertaires, désireux d'intensifier la propagande révolutionnaire, peuvent assister aux réunions qui se feront tous les mardis à la Librairie Sociale, 46, quai de la Poesse. « Libre discussion en camaraderie sur les questions d'actualité ».

Amis du « Libérateur ». — Les camarades de la région abonnés au Libérateur ou lecteurs au numéro, qui comprennent la nécessité de se grouper dans l'intérêt de la Propagande, et pour le plaisir d'échanger des sentiments et des idées, sont fraternellement invités à s'adresser aux camarades J. Fabianni, 6, rue Bojédien, Alger et J. Lopez, rue Gambetta, Médéa.

Le gérant. JOURNÉ.

in,
 né-
 ue

FÉDÉRATION LIBRE
 MARQUE  SYNDICALE
 PARIS-2^e SECTION

Imprimerie Spéciale
 du Libérateur
 69, boulevard de Belleville.

le Paris


Sociologie = Philosophie = Science = Hygiène = Littérature

BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE

Pierre KROPOTKINE

L'ANARCHIE
SA PHILOSOPHIE ■ ■
■ ■ ■ **SON IDEAL**

Prix: 1 franc



EN VENTE
à **"LA LIBRAIRIE SOCIALE"**
99, boulevard de Belleville, PARIS

utiles à l'acquisition des connaissances que
doit posséder un militant, n'a qu'à s'adres-
ser à notre Service de Librairie.

Tous les camarades ont le devoir d'acheter
tout ce qui concerne livres et brochures à *La
Librairie Sociale*, car tous les services sont
assurés gratuitement avec un complet désin-
téressement, tous les bénéfices réalisés vont
donc intégralement aux œuvres de propa-
gande.

AVIS. — Pour le port recommandé,
ajouter 0 fr. 15 par volume.
Commandes et mandats au nom de
BIDAULT.